Programme National de Formation
Les métamorphoses du livre et de la lecture à l'heure du numérique

Mardi 23 novembre 2010

ATELIER 6

LES VOIX D'ACCÈS AU LIVRE

Un florilège
en appui au diaporama d'atelier

1. SILENCE

- L'insertion du silence en situation oratoire

FLORILEGE 1

FERRY Jules, *Discours sur l'Égalité d'Éducation*, 10 avril 1870.

2. CORPS

- Approche indicielle du personnage

FLORILEGE 2

MELQUIOT, Fabrice, *Catalina in fine,* Paris, L'Arche 2004

Richelieu - Arts du spectacle – magasin 8-Y-10132

- Lectures polyphoniques chuchotées

FLEISHER, Alain, *La femme qui avait deux bouches et autres récits*, Paris, Seuil, 1999

Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 2000- 27334

- Le geste et l'accessoire comme entrée dans l'univers de Valère Novarina.

FLORILEGE 3

NOVARINA, Valère, *L'Acte inconnu,* Paris, POL, 2007

Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 2007- 168588

3. VOIX

L'entrée par les langues imaginaires : textes propices à un travail sur la matière sonore.

FLORILEGE 4

Textes XX° XXI° siècle

On pourra se reporter à l'ouvrage de Michel Azama :

De Godot à Zucco, Anthologie des auteurs dramatiques de langue française 1950 – 2000, Tome 1, chapitre 3, La parole et la langue, Scéren CNDP, éditions théâtrales, Paris, 2003

(Tolbiac - Haut-de-jardin - Littérature et art - Salle H - Littératures d'expression française 842.914 09 AZAM d)

BRETON, André, poème *Le Vase en cristal de Bohême*, in *Clair de terre*, 1923

(Tolbiac - Haut-de-jardin - Littérature et art - Salle H - Littératures d'expression française 84/4 BRET 2 c)

MICHAUX, Henri, *Le grand Combat*, in *Qui je fus*, 1927

(Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 2000- 83742)

DU GARD, Roger-Martin, *La gonfle, farce paysanne*, 1928, Gallimard, Cahiers de la NRF 2005

Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 8- YTH- 38772

IONESCO, Eugène, *Théâtre complet* , Paris, Gallimard, 1990
Tolbiac - Haut-de-jardin - Littérature et art - Salle H - Littératures d'expression française 84/4 IONE 2 t
-*La cantatrice chauve* (1950)
-*Exercices diction et de conversation française pour étudiants américains* (1964)

QUENEAU, Raymond**,** *Lipogramme en E*, in *OuLiPo*, 1988, Folio-Essais
Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 16- Z- 26238 (95)

DUBILLARD, Roland, *Tragédie classique,* in *Les diablogues,* , L'Arbalète, 1976
Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 16- YF- 1557

BOURDET, Gildas, *Le Saperleau*, 1984, L'avant scène n° 743, Actes Sud
Richelieu - Arts du spectacle – magasin 4- Y- 1531

TARDIEU, Jean, *La comédie du langage,* Paris, Gallimard, 1987
Tolbiac - Haut-de-jardin - Littérature et art - Salle H - Littératures d'expression française 84/4 TARD 2 c

NOVARINA, Valère, *Vous qui habitez le temps*, Paris, POL, 1989
(Tolbiac - Haut-de-jardin - Littérature et art - Salle H - Littératures d'expression française 84/4 NOVA 4 vous)
NOVARINA, Valère, *Le théâtre des paroles*, POL, 1989.
Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 2007- 168552
NOVARINA, Valère, *L'opérette imaginaire,*POL, 1998
Tolbiac - Haut-de-jardin - Littérature et art - Salle H - Littératures d'expression française 84/4 NOVA 4 o
NOVARINA, Valère, *L'acte inconnu*, POL, 2007
Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 2007- 168588

KERMANN, Patrick, *La mastication des morts, Oratorio in progress*, Lansman1999
Tolbiac - Haut-de-jardin - Littérature et art - Salle H - Littératures d'expression française 84/5 KERM 4 mast

HARROWER David, *Des couteaux dans les poules,* l'Arche éditeur, 1999
Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 2000- 59167

ROGGLA, Kathrin *, Dehors peste le chiffre noir,* Presses universitaires du Mirail, 2007.
Tolbiac - Haut-de-jardin - Littérature et art - Salle G - Langue allemande et littératures d'expression allemande 83/4 ROGG 4 drau

HARRIS, Zinnie, *Plus loin que loin*, L'avant-scène, 2008
Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 2008- 34938

RABELAIS, François, *Œuvres complètes,* bibliothèque de la Pléiade / Éd. Gallimard

MOLIERE
-Latin macaronique dans *Le Médecin malgré lui (*scène 4 de l'acte II)
-Sonnet à la princesse Uranie sur sa fièvre in *Les Femmes savantes*
-*Dom Juan,* Acte II scène 1

4. ADRESSE

- Les embrayeurs dans un extrait de *Médée Matériau*

FLORILEGE 5

MULLER, Heiner, *Médée Matériau*, Paris, Editions de Minuit, 1985
Tolbiac - Haut-de-jardin - Littérature et art - Salle G - Langue allemande et littératures d'expression allemande 83/4 MULL 4 germ

5. SENS

- De la lecture-pupitre à la lecture analytique

FLORILEGE 6

CESAIRE, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal,* éd. Présence africaine, 1947.

Tolbiac - Haut-de-jardin - communication en banque de salle S97/1863

- Un texte « ouvert»

FLORILEGE 7

DORIN, Philippe, *Bouge plus !* Besançon, les Solitaires intempestifs, impr. 2006

Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 2007- 3045

Richelieu - Arts du spectacle – magasin 8- Y- 11443

- Le personnage « elle » de Joël Pommerat (dans *Les marchands*)

FLORILEGE 8

POMMERAT, Joël, *Les Marchands*, Paris, Actes Sud-Papiers, impr. 2006

Tolbiac - Rez-de-jardin – magasin 2006- 169664

Quelques extraits

FLORILEGE 1

FERRY Jules, *Discours sur l'Égalité d'Éducation*, 10 avril 1870

Le siècle dernier et le commencement de celui-ci ont anéanti les privilèges de la propriété, les privilèges et la distinction des classes ; l'œuvre de notre temps n'est pas assurément plus difficile. A coup sûr, elle nécessitera de moindres orages, elle exigera de moins douloureux sacrifices ; c'est une œuvre pacifique, c'est une œuvre généreuse, et je la définis ainsi : faire disparaître la dernière, la plus redoutable des inégalités qui viennent de la naissance, l'inégalité d'éducation. C'est le problème du siècle et nous devons nous y rattacher. Et, quant à moi, lorsqu'il m'échut ce suprême honneur de représenter une portion de la population parisienne dans la Chambre des députés, je me suis fait un serment : entre toutes les nécessités du temps présent, entre tous les problèmes, j'en choisirai un auquel je consacrerai tout ce que j'ai d'intelligence, tout ce que j'ai d'âme, de cœur, de puissance physique et morale, c'est le problème de l'éducation du peuple. *(Vifs applaudissements.)*

L'inégalité d'éducation est, en effet, un des résultats les plus criants et les plus fâcheux, au point de vue social, du hasard de la naissance. Avec l'inégalité d'éducation, je vous défie d'avoir jamais l'égalité des droits, non l'égalité théorique, mais l'égalité réelle, et l'égalité des droits est pourtant le fond même et l'essence de la démocratie... [...]

Messieurs, il y a deux manières de comprendre, en ce monde, le droit de la richesse ; il y a celle du riche content de lui, qui étale son bien-être, et qui éclabousse le pauvre, en disant comme le pharisien[1] de l'Évangile - « Mon Dieu, que je vous remercie de ne pas m'avoir fait naître parmi ces misérables ! » Celui-là est un satisfait ; il estime qu'il est dans son droit, et que personne au monde n'a rien à lui demander ; laissons-le s'épanouir dans sa tranquillité ; mais, sans mettre en question aucun principe social, disons que les âmes délicates se font une autre idée du devoir de la richesse. Celui-là est bien étranger aux délicatesses de l'âme humaine, qui n'a jamais été frappé de ce qu'il y a d'inouï et de choquant dans la répartition des biens de ce monde ! Pour moi, je l'avoue, ce trouble de conscience, cette secrète inquiétude qu'inspire le spectacle de l'extrême inégalité des conditions, je l'éprouve depuis que j'ai l'âge de raison, et si je me suis fait un devoir, c'est de chercher à atténuer, autant qu'il sera en moi, ce privilège de la naissance, en vertu duquel j'ai pu acquérir un peu de savoir, moi qui n'ai eu que la peine de naître, tandis que tant d'autres, nés dans la pauvreté, sont fatalement voués à l'ignorance. *(Bravo ! bravo !)* [...]

[1] Dans la Bible, membre d'une secte juive d'Israël, synonyme d'hypocrite.

[...] Réclamer l'égalité d'éducation pour toutes les classes, ce n'est faire que la moitié de l'œuvre, que la moitié du nécessaire, que la moitié de ce qui est dû ; cette égalité, je la réclame, je la revendique pour les deux sexes, et c'est ce côté de la question que je veux parcourir maintenant en peu de mots. La difficulté, l'obstacle ici n'est pas dans la dépense, il est dans les mœurs ; il est, avant toute chose, dans un mauvais sentiment masculin. Il existe dans le monde deux sortes d'orgueil : l'orgueil de la classe et l'orgueil du sexe ; celui-ci beaucoup plus farouche que l'autre ; cet orgueil masculin, ce sentiment de la supériorité masculine est dans un grand nombre d'esprits, et dans beaucoup qui ne l'avouent pas ; il se glisse dans les meilleures âmes, et l'on peut dire qu'il est enfoui dans les replis les plus profonds de notre cœur. Oui, messieurs, faisons notre confession ; dans le cœur des meilleurs d'entre nous, il y a un sultan (rires nombreux) ; et c'est surtout des Français que cela est vrai. Je n'oserais pas le dire, si, depuis bien longtemps, les moralistes qui nous observent, qui ont analysé notre caractère, n'avaient écrit qu'en France il y a toujours, sous les dehors de la galanterie la plus exquise, un secret mépris de l'homme pour la femme. C'est vraiment la un trait du caractère français, c'est un je ne sais quoi de fatuité que les plus civilisés d'entre nous portent en eux-mêmes : tranchons le mot, c'est l'orgueil du mâle *(rires)*. [...]

Aujourd'hui, il y a une lutte sourde, mais persistante entre la société d'autrefois, l'Ancien Régime avec son édifice de regrets, de croyances et d'institutions qui n'acceptent pas la démocratie moderne, et la société qui procède de la Révolution française ; il y a parmi nous un Ancien Régime toujours persistant, actif, et quand cette lutte, qui est le fond même de l'anarchie moderne, quand cette lutte intime sera finie, la lutte politique sera terminée du même coup. Or, dans ce combat, la femme ne peut être neutre ; les optimistes, qui ne veulent pas voir le fond des choses, peuvent se figurer que le rôle de la femme est nul, qu'elle ne prend pas part à la bataille, mais ils ne s'aperçoivent pas du secret et persistant appui qu'elle apporte à cette société qui s'en va et que nous voulons chasser sans retour. *(Applaudissements.)*

C'était bien là la pensée, à une époque récente, d'un ministre, dont je puis bien dire un peu de bien, maintenant qu'il est tombé, l'ayant beaucoup attaqué quand il était debout. Quand M. Duruy voulut fonder l'enseignement laïc des femmes, vous souvenez-vous de cette clameur d'évêques, de cette résistance qui le fit reculer et qui entrava son œuvre ? Que cet exemple soit pour nous un enseignement ; les évêques le savent bien : celui qui tient la femme, celui-là tient tout, d'abord parce qu'il tient l'enfant, ensuite parce qu'il tient le mari ; non point peut-être le mari jeune, emporté par l'orage des passions, mais le mari fatigué ou déçu par la vie. *(Nombreux applaudissements.)*

C'est pour cela que l'Église veut retenir la femme, et c'est aussi pour cela qu'il faut que la démocratie la lui enlève : il faut que la démocratie choisisse, sous peine de mort ; il faut choisir, citoyens : il faut que la femme appartienne à la science ou qu'elle appartienne à l'Église. *(Applaudissements répétés.)*

FLORILEGE 2
MELQUIOT, Fabrice, *Catalina in fine,* Paris, L'Arche 2004

Catalina in situ

À l'usine.
Machines.
Boutons, leviers, pistons.

CATALINA, *au public.*
Il ne faut pas me regarder.
Tournez-moi le dos.
Tournez-vous.
Toi, tourne-toi.

Silence.

Tu devrais avoir honte.
Vous devriez tous avoir honte.
Je sais.
Que vous êtes venus pour me voir
Tous.
Parce qu'on vous a parlé de moi, on vous a parlé de Catalina.
On vous a dit : il faut que tu voies ça, la voir pour le croire.
À moins qu'on vous ait invités, juste pour me reluquer
et vous allez bientôt partir en bâillant, parce que vous
en avez déjà vu en vrac des monstres: dans mon genre,
en vrac et des paquets, bien, bien, vas-y, bâille.
Honte sur vous.
Honte sur toi.
Tourne-toi, j'ai dit.
Vous vous croyez à la foire ?
Je ne veux pas que vous me regardiez.
Tourne-toi.

Silence.

Vous avez de la chance de pouvoir me tourner le dos.
Moi, je ne peux pas.
Tourner le dos.
Parce que si je tourne le dos, on voit mon anomalie. Parce que j'ai une anomalie.
Tu sais ce que c'est ?
Vous le savez ?
C'est une amusette.
Une bricole.
Qui fait que tu n'es pas comme les autres, pas normal pour toute ta vie et malgré la chirurgie corrective, rien n'y fait, bien, bien.
Une coquetterie dans l'œil, c'est une anomalie.
Tu ne sais pas ce que c'est, une coquetterie dans l'œil ?
C'est en gros la meilleure manière de dire que tu louches
comme un bigleux, bienfait pour toi si tu as une coquetterie,
si tu louches et que t'es bigleux, la honte.
Moi, j'ai deux visages, de, toute façon tu le sais, on te
l'a dit : il faut que tu voies ça, Catalina In Fine, la
petite fille aux deux visages.
Alors ?

Tu reluques ?

Silence.

Je suis des sœurs siamoises, sauf que; j'ai pas de sœur.
C'est lourd à porter, alors je fais semblant d'être méchante et ça marche, j'ai déjà fait pleurer des gens.
C'est bien défaire pleurer des gens, tu te sens important.
C'est important de se sentir important, ça fait oublier ton anomalie.

Silence.

Je.
M'appelle.
Catalina.
Catalina In Fine.
J'ai dans les treize ans.
Je n'ai ni père ni mère, alors je rigole souvent.
L'ennui, c'est que.
Je ne vais pas vous faire un dessin.
J'ai deux visages, c'est vite vu.
Regardez.
Celui-ci.
Qui vous parle.
Et celui-là.
Qui ne parle que quand je dors, alors je ne l'entends pas.
Je dors et il parle.
Le reste du temps, quand je parle avec celui-là, celui-ci fait des moues, des moues contraires à celui-là, bien, bien.

Elle tourne le dos à l'assemblée.

Vous avez vu ?
Il ne parle pas.
Il fait des moues.
Comme ça me gonfle de vous parler de mon anomalie,
il sourit, ce visage-ci, pour contrarier celui-là.
Toujours comme ça.
J'ai deux visages, c'est tout vu.
Un dans la figure à la bonne place, la place où poussent tous les visages, l'autre dans les cheveux à la place des cheveux qui poussent.
Deux visages.
Pas donné à tout le monde.
J'aurais préféré une coquetterie dans l'œil.
Ma mère, ça l'a achevée.

FLORILEGE 3

NOVARINA, Valère, *L'Acte inconnu,* Folio théâtre 2009

1. *Vivier des noms*

LE DÉSÉQUIL1BR1STE.

Entrent Le Théanthrope, Le Mangirier Olam, Sponx et Zéphyr, L'Illogicien, La Machine à dire Oui, La Machine à faire Vrai, Les Orifices Mentaux, Le Contresujet, Vox Spermutabilis, L'Homme de sous La Terre, Le Bonhomme Centuple, Irma Grammatica, Le Gardien de Caillou, Sa Chaise, Le Juge de Matière, Le Trompeur de Choses, Jean La Glaise et son moi massif, L'Ouvrier du Monde, Le Chanteur en Perdition, Le Monothéiste Roblot et Roblot, Madame Nihil, L'Homme obtenu d'Homme, L'Acteur en Catastrophe, L'Enfant de Destruction, Le Champion de Vide, Les Psaumistes du Repas de Terre, L'Enfant Celluloïd, L'Être sans Sujet, L'Homme à la Triple Base, La Mère Vivipare, L'Enfant des Trous du Bas, Jean qui Corde, L'un des Mangeurs la Chose-Ouverte, L'Ultime des Reclus, La Machine à généraliser la mort, L'Huissier aux deux mille noms, La Machine à réparer le vide juridique, le Sujet Perdu, Le Personnage du Corps, Jean Le Mangiaque, Le Mangeur Niant, L'Avaleur Pothaire, L'Enfant Vide de Soi, la Dame de Pique, Le Bruyeur de Vide, Les mangeurs de tout en tout, L'Enfant mordant le sol contre tous.

FLORILEGE 4

Textes XX° XXI° siècle

-BRETON, André, poème *Le Vase en cristal de Bohême*, in *Clair de terre*, 1923

Du vase en cristal de bohème
Du vase en cris
Du vase en cris
Du vase en
En cristal
Du vase en cristal de bohême
Bohême
Bohême
Bohême
Hême hême oui bohême
Du vase en cristal de Bo Bo
Du vase en cristal de bohême
Aux bulles qu'enfant tu soufflais
Tu soufflais
Tu soufflais
Flais
Flais
Tu soufflais
Qu'enfant tu soufflais
Du vase en cristal de bohême
Aux bulles qu'enfant tu soufflais

Tu soufflais
Tu soufflais
oui qu'enfant tu soufflais
C'est là c'est là tout le poème
Aube éphé
Aube éphé
Aube éphémère de reflets
Aube éphé
Aube éphé
Aube éphémère de reflets

MICHAUX, Henri, *Le grand Combat*, in *Qui je fus*, 1927

Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;
Il le rague et le roupète jusqu'à son drâle ;
Il le pratèle et le libucque et lui barufle les ouillais ;
Il le tocarde et le marmine, le manage rape à ri et ripe à ra.
Enfin il l'écorcobalisse.

L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.
C'en sera bientôt fini de lui ;
Il se reprise et s'emmargine… mais en vain
Le cerceau tombe qui a tant roulé.
Abrah ! Abrah ! Abrah !

Le pied a failli !
Le bras a cassé !
Le sang a coulé !

Fouille, fouille, fouille,
Dans la mannite de son ventre est un grand secret
Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs ;
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
Et on vous regarde
On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret

IONESCO, Eugène *La cantatrice chauve*, Folio théâtre
(extrait de la scène XI)

M. SMITH
Kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès.

Mme. SMITH
Quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade.

M. MARTIN
Quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades.

M. SMITH
Les chiens ont des puces, les chiens ont des puces.

Mme. MARTIN
Cactus, Coccyx! coccus! cocardard! cochon!

Mme. SMITH
Encaqueur, tu nous encaques.

M. MARTIN
J'aime mieux pondre un oeuf que voler un boeuf.

Mme martin, *ouvrant tout grand la bouche.*
Ah! oh! ah! oh! laissez-moi grincer des dents.

M. SMITH
Caïman !

M. MARTIN
Allons gifler Ulysse.

M. SMITH
Je m'en vais habiter ma Cagna dans mes cacaoyers.
Mme. MARTIN
Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao.

Mme. SMITH
Les souris ont des sourcils, les sourcils n'ont pas de souris.
Mme. MARTIN
Touche pas ma babouche!

M. MARTIN
Bouge pas la babouche!

M. SMITH
Touche la mouche, mouche pas la touche.

Mme. MARTIN
La mouche bouge.

Mme. SMITH
Mouche ta bouche.

M. MARTIN
Mouche le chasse-mouche, mouche le chasse-mouche.

M. SMITH
Escarmoucheur escarmouche!

Mme. MARTIN
Scaramouche!

Mme. SMITH
Sainte-Nitouche!

IONESCO Eugène, *Exercices de conversation et de diction françaises pour étudiants américains*, dans *Théâtre V*, (c) Éditions Gallimard

Audrey : Le dictionnaire Larousse dit aussi que les phrases sont des assemblages de mots présentant un sens complet.

Thomas : Je ne suis pas d'accord avec votre définition.

Audrey : Pourquoi n'es-tu pas d'accord avec ma définition ?

Dick : Pourquoi n'êtes-vous pas d'accord avec sa définition ?

Thomas : Parce que les phrases ne peuvent pas présenter un sens complet tout en étant vides de sens.

Dick : Vous nous créez des difficultés. Si vous ne voulez pas faire des phrases avec les mots que vous devez apprendre aujourd'hui, je vous donnerai une mauvaise note.

Thomas : Bien, Dick, je vais essayer. Le pupitre est dans le cahier. Le professeur est dans la poche du gilet de la montre. Le tableau noir écrit la copie sur le maître. La craie efface l'éponge. Le corridor et la cour se trouvent sur la chaire et l'estrade se trouve dans la récréation. La craie est au plafond, la fenêtre sur le plancher. J'ouvre l'élève et la porte

s'assoit sur le banc. La clochette a trois écoles. Le livre a quatre murs dont il est entouré. Cependant, le dictionnaire n'a que trois fenêtres : une fenêtre anglaise et sept françaises. Les fenêtres se jettent par la porte, le collège, l'école, la colle sont dans la main du maître. Le maître écrit sur la craie blanche avec le tableau noir. La récréation annonce la clochette. Je suis ce que vous êtes, il n'est pas ce que nous sommes, ils sont ce que tu es. J'ai ce que tu as, il a ce qu'ils ont, ils ont ce que nous n'avons pas.

QUENEAU, Raymond, *Lipogramme en E*, in OuLiPo, 1988,
Folio-Essais, page 93

Au son d'un ocarina qui jouait *L'Or du Rhin*, Ali Baba, un pacha nain plus lourd qu'un ours, un gros patapouf, baffrait riz, pois, macaroni gisant dans un jus suri, un jus qui aurait trop bouilli, un jus qui aurait acquis un goût ranci ou moisi. Sous son divan, son chat goûtait à son mou. Ali Baba rota, puis il avala un rôti. Bon, dit-il, allons-y. Hardi, il prit son fusil, son arc, son bazooka, son tambour. Il allait, battant champs, bois, monts, vallons, montant son dada favori. Sans savoir où il irait ainsi, il chassa un lion qui, à coup sûr, broutait l'ananas dans la pampa ; l'animal croyait qu'il y avait alluvion sous roc. Ali Baba cria : à quoi bon ? Avait-il la solution du truc ? du machin ? Il aurait fallu pour ça l'addition, la soustraction, la multiplication, la division. Il ajouta trois à cinq, il trouva huit ; il ajouta six à un, il trouva huit moins un. Quoi, dit l'idiot abruti, un calcul ? Il tua Ali Baba ; quant au lion, il courut si fort qu'il mourut.

DUBILLARD, Roland, *Les diablogues,* L'Arbalète, 1976
Tragédie classique, page 101

DEUX (Enée) :
Ma présence a de quoi te surprendre,
Butane, je le sais. Depuis que de mon gendre
Ces murs trop glorieux protègent le sommeil,
Il n'est plus de repos pour mon antique orteil.
O murs ! de mon enfance, hélas ! dépositaires !
Et qui serez bientôt mes pierres funéraires,
Vous seuls pouvez savoir ce que pèsent mes pas !
C'est de vous qu'en marchant j'espère mon trépas,
Et mon seul réconfort est que, plus d'une année,
Vos ruines survivront à la ruine d'Enée !

UN (Butane) :
Votre ruine, seigneur ? Aujourd'hui que vos ans
N'ont pas encore atteint leur énième printemps ?

DEUX (Enée) :
Je suis jeune il est vrai ! Mais pour avoir des billes,
A qui se sert du feu, qu'importe les torpilles ?

UN (Butane) :
Le feu, pour un monarque, a des attraits nouveaux
Qui n'ont pas, des canons, fait resplendir les veaux.
Et j'en sais plus d'un seul qui, par cette campagne,
Aspirerait sans honte aux honneurs de l'Espagne.
Et s'il vous faut sans feinte avouer mes pensers…

DEUX (Enée) :
Na na na, na na na, Butane, je le sais !
Chacun par son nana, de mon excès de gloire,
A pu sans en rougir m'en imputer l'histoire.
Et mes larmes, na na, témoigneraient assez,
Que leurs crimes jamais ne seront effacés.

UN (Butane) :
Quoi ! Vous na na na na, seigneur, en vos alarmes,
Le na na na des pleurs, et le na na des larmes ?

DEUX (Enée) :
Nana, Butane ! Hélas ! Et renana nana.
Des jours de ma nana, na na se souvenir ?
Nanana nanana nanana nanana
Nana, nananana, nanana nanana
Na na nananana, nana nanana
Na, nananana nanana nanana

TARDIEU, Jean, *La comédie du langage,* Paris, Gallimard, 1987

Extrait 1

MADAME, *prenant le courrier*
C'est tronc !... Sourcil bien !... *(Elle commence à examiner les lettres puis, s'apercevant qu'Irma est toujours là*) Eh bien, ma quille ! Pourquoi serpez-vous là? *(Geste de congédiement)*. Vous pouvez vidanger!

IRMA
C'est que, Madame, c'est que...

MADAME
C'est que, c'est que, c'est que quoi-quoi ?

IRMA
C'est que je n'ai plus de « Pull-over » pour la crécelle...

MADAME, *prend son grand sac posé à terre à côté d'elle et après une recherche qui paraît laborieuse, en tire une pièce de monnaie qu'elle tend à Irma.*
Gloussez! Voici cinq gaulois! Loupez chez le petit soutier d'en face: c'est le moins foreur du panier...

IRMA, *prenant la pièce comme à regret, la tourne et la retourne entre ses mains.*
Madame, c'est pas trou : yaque, yaque...

MADAME
Quoi-quoi: yaque-yaque ?

IRMA, *prenant son élan.*
Y-a que, Madame, yaque j'ai pas de gravats pour mes haridelles, plus de stuc pour le bafouillis de ce soir, plus d'entregent pour friser les mouches... plus rien dans le parloir, plus rien pour émonder, plus rien... plus rien... *(Elle fond en larmes)*.

MADAME, *après avoir vainement exploré son sac de nouveau et l'avoir montré à Irma.*
Et moi non plus, Irma ! Ratissez : rien dans ma limande !

IRMA, *levant les bras au ciel.*
Alors ! Qu'allons-nous mariner, Mon Pieu ?

MADAME, *éclatant soudain de rire.*
Bonne quille, bon beurre ! Ne plumez pas ! J'arrime le Comte d'un croissant à l'autre. *(Confidentielle)*. Il me doit plus de cinq cents crocus !

IRMA, *méfiante.*
Tant fieu s'il grogne à la godille, mais tant frit s'il mord au Saupiquet !... *(Reprenant sa litanie)* Et moi qui n'ai plus ni froc ni gel pour la meulière, plus d'arpège pour les...

MADAME, *l'interrompant avec agacement.*
Salsifis ! Je vous le plie et le replie: le Comte me doit des lions d'or! Pas plus lard que demain. Nous fourrons dans les Grands Argousins: vous aurez tout ce qu'il clôt. Et maintenant, retournez à la basoche ! Laissez-moi saoule ! *(Montrant son livre)* Laissez-moi filer ce dormant ! Allez, allez ! Croupissez ! Croupissez !

Irma se retire en maugréant. Un temps. Puis la sonnette de l'entrée retentit au loin.

IRMA, *entrant. Bas à l'oreille de Madame et avec inquiétude.*
C'est Madame de Perleminouze, je fris bien : Madame *(elle insiste sur "Madame"),* Madame de Perleminouze !

MADAME*, un doigt sur les lèvres, fait signe à Irma de se taire, puis, à voix haute et joyeuse.*
Ah ! Quelle grappe ! Faites-la vite grossir !

Irma sort. Madame, en attendant la visiteuse, se met au piano et joue. Il en sort un tout petit air de boîte à musique.
Retour d'Irma, suivie de Madame de Perleminouze.

IRMA, *annonçant.*
Madame la Comtesse de Perleminouze !

MADAME*, fermant le piano et allant au-devant de son amie.*
Chère, très chère peluche ! Depuis combien de trous, depuis combien de galets n'avais-je pas eu le mitron de vous sucrer !

Extrait 2

LE PROFESSEUR
Mesdames et messieurs...
je vais vous prier de participer à un petit jeu scolaire, qui, avec votre permission, doit me fournir d'utiles renseignements sur l'usage de certains mots... Quels sont ceux d'entre vous qui ont lu mon *Dictionnaire des mots sauvages de la Langue française* ?
Il tire un livre de sa poche.
DEUX OU TROIS COMPÈRES,
placés dans les rangs des spectateurs.
Moi!... Moi, monsieur!... Moi, m'sieu !
Nota. — On peut prévoir pour cette scène trois' compères dont un adulte et deux collégiens — un garçon et une fille de quinze ou seize ans. On peut aussi imaginer que l'on imprime et distribue à l'entrée, à chaque spectateur, la liste des mots — avec leur définition — sur lesquels le Professeur va interroger les élèves. Et cela pourrait être un jeu assez vif auquel participerait le public.
LE PROFESSEUR
Bon, bon, bon!... Heu... voyons! Vous savez, je suppose, que ce dictionnaire a, pour la première fois, opéré le recensement de ces petits mots, en apparence insignifiants, et cependant très répandus — diminutifs familiers, phonèmes imitatifs, etc. — qui émaillent notre discours et nous laissent apercevoir, soudain, je ne sais quels reflets terrifiants du balbutiement primitif des sociétés, je ne sais quels échos d'une danse rituelle de sauvages en pleine forêt vierge : galops des *dadas*, furie des *zizis*, *boum-boum* des *tam-tams*, *papattes* des *bêbêtes*, piques des *coupe-*

kikis, hurlements des *totos* et *niam-niams*, ondulement des *chichis*, des *dondons*, et *clic* et *clac* et *bing* et *crac*, *tralala*, *panpan*, *hop là*, *poum* ! (S'étant un peu trop excité au cours de cette énumération, le Professeur s'éponge le front.) Voyons, vous, monsieur, voulez-vous me donner la définition du mot *bibi* ?
L'ELEVE, *récitant de façon très scolaire*.
Un : première personne du singulier du pronom personnel : moi, je, ma pomme, mézigue... Deux : petit chapeau féminin... Trois : petit baiser.
LE PROFESSEUR
Parfait... Et vous, mademoiselle, maintenant. Voulez-vous me dire quelle est la signification du mot *chou* ?
LA JEUNE ÉLÈVE
Un, substantif : légume rond, replié sur un cœur tendre. Deux, petit gâteau *idem*. Trois, petite personne *idem*. Quatre, adjectif : aimable, complaisant, gentil.
LE PROFESSEUR
Exemple :
LA JEUNE ÉLÈVE
Soyez *chou*, emmenez Lolotte en *teuf-teuf*.
LE PROFESSEUR, *quêtant une réponse dans l'assistance*.
Traduction ?...
UN ELEVE
Soyez assez aimable pour inviter Charlotte à taire une promenade en automobile.
LE PROFESSEUR
Parfait!... Et maintenant, le sens du mot *Dudule* ?
UN ÉLÈVE
Diminutif de Théodule. Par extension, sert aussi de diminutif pour Alfred, Gaston, Ambroise, Pierre, Eusèbe, Emile et Antoine.
LE PROFESSEUR
Dondon ?
UN ÉLÈVE
Dame ayant de l'embonpoint. La grosse *dondon* est la femme du gros *patapouf*.
LE PROFESSEUR
Cz... cz... cz... cz...
UN ÉLÈVE
Phonème strident par lequel on excite au combat, contre un adversaire, quelqu'un pour qui l'on prend parti. Exemple : « Cz... cz!... » faisaient les Romains pendant le combat des Horace et des Curiace.
LE PROFESSEUR
Brr!... brr!...
UN ÉLÈVE
Primo : accueil glacial, « Le ministre vient de me recevoir, brrr!... » Secundo : épouvante. « Brrr!... Un fantôme!... »
LE PROFESSEUR
Attention, maintenant. Qu'est-ce que le *kiki* ?
UN ÉLÈVE
Premier sens. On admet que cet organe se situe à un point quelconque entre les maxillaires et les clavicules. Serrer le kiki, étrangler. Exemple : « l'État serre le kiki des gogos ». L'État moderne étrangle les contribuables. Deuxième sens : adjectif, mesquin, médiocre. Voir aussi rikiki.
LE PROFESSEUR, *d'un geste de la main, appelle aussitôt la réplique d'un Autre Élève*.
Rikiki ?
UN AUTRE ÉLÈVE
Rikiki : mièvre, petit, d'une conception étriquée. Le style *rikiki* n'est pas le style *rococo*.
LE PROFESSEUR, *même jeu*.
Rococo ?...
UN ÉLÈVE

Voir *coco*. Le *coco* est au *rococo* ce que le *kiki* est au *rikiki*.
UN ÉLÈVE
Un, de barocco, baroque. Terme d'esthétique : art périmé ou académique. La peinture coco emploie des couleurs *caca*.
LE PROFESSEUR,
enchaînant très rapidement par gestes, comme aux enchères, à chacune des définitions suivantes.
UN ÉLÈVE
Deux : noix de coco, fruit exotique. Au figuré, crâne chauve.
UN AUTRE ÉLÈVE
Trois : jus de réglisse très apprécié des lycéens.
UN AUTRE ÉLÈVE
Quatre : nom d'un stupéfiant. « Il prend de la *coco*. »
UN AUTRE ÉLÈVE
Cinq : œuf à la coque, diminutif de la première syllabe du nom de Colomb, Christophe. D'où : l'œuf de Colomb.
UN AUTRE ÉLÈVE
Nom du perroquet apprivoisé. « A bien déjeuné, Coco ? »
UN AUTRE ELEVE, *très vite*.
Autres expressions : « mon coco », terme affectueux, « un joli coco », un sale type, « un drôle de coco », personne bizarre.
LE PROFESSEUR, *se frottant les mains*.
C'est parfait. Voici une excellente leçon... Je vous remercie. *(Il remet le dictionnaire dans sa poche.)*

NOVARINA, Valère, *Vous qui habitez le temps*, Paris, POL, 1989

L'antépositif s'accorde en nombre au genre de la préposition que son verbe complémente.
Au mode équilatif tant qu'au dépréciatif, le régime du sujet reste blanc.
Les six modes sont six :
L'optionnel, le dictatif, le subodoratif, l'injonctif, l'inactif, le dodécationnel.
Les seize temps sont, quand il en est encore temps :
Le présent lointain
Le futur avancé
Le plus que présent
Le passé postérieur
Le pire que passé
Le jamais possible,
Le futur achevé
Le plus que perdu.

NOVARINA, Valère, *L'opérette imaginaire*, Paris, POL, 1998

Page 9
LE E MUET, à genoux :
Public d'opérette, demeurez attentif ! Murs, fermez limites ! Plancher, soutenez pieds ! gens d'en face : reculez pas, n'avancez pas ! plafond, protège-nous du soleil et des multitudes de la pluie !
temps ! Attendez-nous ! Gens parmi-là, supportez-nous ! Public d'opérette, empêche-moi de répandre du sang, d'étendre et de rouler ces linges en

bandelettes sur ma tête comme je le fais à l'instant ensanglanté devant toi ! Public d'opérette, empêche-moi de poser ma tête au sol, public d'opérette, empêche ma tête !
Empêche l'opérette, public ! Public d'opérette n'écoute pas que je répands devant toi ces paroles et reçois ma têêEEêEête !!

Page 15
L'ouvrier Ouiceps :
Ici Langres : où nous habitons maison. Quand j'étais enfant maintenu de force en pension, je mangeais de la pensionnade.

Anasthasie :
Maisonnons.

L'ouvrier Ouiceps :
Ici Langres où nous nous en allons. Quelle heure est-y ? Ouiteures-trempes, deux mornulphes, seize chronodules, dix-huit dido-chronucles, douze lobo-billi-chronodules. O temps, nous t'adulons.

Autres fragments :

La femme pentagonique	Entrée de la parole :
La dame autocéphale	La parole entre, et elle nous dit qu'elle nous a prononcés.
Le valet de carreau	Pourquoi êtes-vous vêtue d'oripeaux ?
L'acteur fuyant autrui	Es-tu l'acteur fuyant autrui ?
Orthodule	Vous avez parlé à votre reflet.

NOVARINA, Valère, *Le théâtre des paroles, Paris, POL, 1989*

J'écris par les oreilles. Pour les acteurs pneumatiques.
Les points, dans les vieux manuscrits arabes, sont marqués par des soleils respiratoires... Respirez, poumonez ! Poumoner, ça veut pas dire déplacer de l'air, gueuler, se gonfler, mais au contraire avoir une véritable économie respiratoire, user tout l'air qu'on prend, tout l'dépenser avant d'en reprendre, aller au bout du souffle, jusqu'à la constriction de l'asphyxie finale du point, du point de la phrase, du poing qu'on a au côté après la course.

Bouche, anus, sphincter. Muscles ronds fermant not' tube. L'ouverture et la fermeture de la parole. Attaquer net (des dents, des lèvres, de la bouche musclée) et finir net (air coupé). Arrêter net. Mâcher et manger le texte. Le spectateur aveugle doit entendre croquer et déglutir, se demander ce que ça mange, là-bas, sur ce plateau. Qu'est-ce qu'ils mangent ? Ils se mangent ? Mâcher ou avaler. Mastication, succion, déglutition. Des bouts de texte doivent être mordus, attaqués méchamment par les mangeuses (lèvres, dents) ; d'autres morceaux doivent être vite gobés, déglutis, engloutis, aspirés, avalés. Mange, gobe, mange, mâche, poumone sec, mâche, mastique, cannibale ! Aie, aie !... Beaucoup du texte doit être lancé d'un souffle, sans reprendre son souffle, en l'usant tout. Tout dépenser. Pas garder ces p'tites réserves, pas avoir peur de s'essouffler. Semble que c'est comme ça qu'on trouve le rythme, les différentes respirations, en se lançant en chute libre. Pas tout couper, tout découper en tranches intelligentes, en tranches intelligibles - comme le veut la diction habituelle française d'aujourd'hui où le travail de l'acteur

consiste à découper son texte en salami, à souligner certains mots, les charger d'intentions, à refaire en somme l'exercice de segmentation de la parole qu'on apprend à l'école : phrase découpée en sujet-verbe-complément d'objet, le jeu consistant à chercher le mot important, à souligner un membre de phrase, pour bien montrer qu'on est un bon élève intelligent - alors que, alors que, alors que, la parole forme plutôt quelque chose comme un tube d'air, une colonne à échappée irrégulière, à spasmes, à vanne, à flots coupés, à fuite, à pression.
Où c'est qu'il est l'cœur de tout ça ? Est-ce que c'est l'cœur qui pompe, fait circuler tout ça ? Le cœur de tout ça, il est dans l'fond du ventre, dans les muscles du ventre. Ce sont les mêmes muscles du ventre qui, pressant boyaux et poumons, nous servent à déféquer ou à accentuer la parole. Faut pas faire les intelligents, mais mettre les ventres, les dents, les mâchoires au travail.

KERMANN, Patrick, *La mastication des mots, oratorio in progress*, Lansman1999

Pages 53-54

Albert Isorges, 1895-1921
Né le 6 avril 1895
mère meurt le 8
père suit 12
orphelin

recueilli par les Rimey
foudre dans champ pointu blouf Jules Rimey carbonisé
Emilie Rimey 17 décembre 1903 hop glisse dans puits
adopté par les Gauthier
24 mai 1906 ballot de foin bing Gaston asphyxié
2 avril 1909 coup de sang paf Victorienne s'en va

Page 115

Clara Delput
Née Richet
1912-1960

crissement
petits pas petits pas
silence
ne pas surtout ne pas
et puis
puis lamentent larmoient
puis geignent gémissent
toujours sanglots
étouffés muets
pleurs aussi et cris
cris du tout fond
larmes oui larmes
et parlent
bruits du monde
mots enfouis enfu

ROGGLA, Kathrin , *Dehors peste le chiffre noir*
33 pouvoir, avoir le droit, devoir
quand on a des dettes, on n'a pas le droit de manger de pizza.
quand on a des dettes, on ne peut jamais aller au cinéma.
quand on a des dettes, on ne peut pas faire d'excursion.
quand on a des dettes, on ne s'achète pas de journal.
quand on a des dettes, on ne prend pas le bus.
quand on a des dettes, on n'a pas de loisirs.
quand on a des dettes, on ne vous fait pas de prothèse dentaire.
quand on a des dettes, on n'a pas le droit de faire la grasse matinée.
quand on a des dettes, on doit se coucher tôt.
quand on a des dettes, on ne se couche jamais.
quand on a des dettes, on ne dérange pas les voisins avec sa musique.
quand on a des dettes, on ne fait pas d'enfants.
quand on a des dettes, on n'est jamais complet.

Quelques pages du texte en ligne :
http://books.google.fr/books?id=Ufje0dxmYpYC&dq=kathrin+roggla&printsec=frontcover&source=bl&ots=Lb6T5cl1k-&sig=mHjXg8eIFiE_OxX9vCVyinn8O4k&hl=fr&ei=bSG2SsXqGdSh4gafusl8&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=15#v=onepage&q=kathrin%20roggla&f=false

RABELAIS, *Gargantua,* 1532, dans *Œuvres complètes,* bibliothèque de la Pléiade / © Éd. Gallimard

Puis, tout lordement grignotant d'un transon de grâces, se lavoit les mains de vin frais, s'escuroit les dens avec un pied de porc et devisoit joyeusement avec ses gens. Puis, le verd estendu, l'on desployoit force chartes, force déz, et renfort de tabliers. Là jouoyt :

Au flux,
à la prime,
à la vole,
à la pille,
à la triumphe,
à la Picardie,
au cent,
à l'espinay,
à la malheureuse,
au fourby,
à passe dix,
à trente et ung,
à la renette,
au barignin,
au trictrac,
à toutes tables,
au tables rabatues,
au reniguebieu,
au forcé,
au dames,
à la babou,
à *primas, secundus,*
au pied du cousteau,
à pair et séquence,
à troys cens,
au malheureux,
à la condemnade,
à la charte virade,
au maucontent,
au lansquenet,
au cocu,
à *qui a si parle,*
à *pille, nade, jocque, fore,*
à mariaige,
à la mousque,
à *coquinbert, qui gaigne perd,*
au beliné,
au torment,
à la ronfle,
au glic,
aux honneurs,
à la mourre,
aux eschetz,
au renard,
au gay,
à l'opinion,
à *qui faict l'ung faict l'aultre,*
à la séquence,
au luettes,
au tarau,

au tables,
à la nicnoque,
au lourche,

au marelles,
au vasches,
à la blanche,
à la chance,
à trois déz,
au franc du carreau,
à pair ou non,
à croix ou pille,
au martres,
au pingres,
à la bille,

au savatier,
au hybou,
au dorelot du lièvre,
à la tirelitantaine,
à *cochonnet va*
devant,
au pies,
à la corne,
au beuf violé,
à la chevêche,
à *je te pinse sans rire,*
à *picoter,*
à déferrer l'asne,
à laiau tru,
au *bourry, bourryzou,*
à *je m'assis,*
à la barbe d'oribus,
à la bousquine,
à tire la broche,
à la boutte foyre,
à *compère, prestez-*
moy vostre sac.
à la couille de bélier

RABELAIS, François, *Le Quart Livre*, Point seuil

Chapitre LVI
Comment, parmi des paroles gelées, Pantagruel trouva des mots de gueule

Le pilote répondit: « Seigneur, ne vous effrayez de rien. On est ici aux confins de la mer de Glace, où au début de l'hiver dernier, eut lieu une grande et cruelle bataille entre les Arismaspiens et les Néphélibates. Alors gelèrent dans l'air les paroles et les cris des hommes et des femmes, les chocs des masses d'armes,
les heurts des armures, des caparaçons, les hennissements des chevaux et tout autre vacarme de combat. Maintenant, la rigueur de l'hiver étant passée, le beau temps doux et serein étant arrivé, elles fondent et on les entend.
- Par Dieu, dit Panurge, je l'en crois. Mais pourrions-nous en voir quelqu'une ? Il me souvient d'avoir lu qu'au pied de la montagne où Moïse reçut la loi des Juifs, le peuple percevait les voix par la vue.
- Tenez, tenez, dit Pantagrucl, voyez-en ici qui ne sont pas encore dégelées. »
Alors, il nous jeta sur le tillac de pleines poignées de paroles gelées, et elles ressemblaient à des dragées perlées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots de gueule, des mots de sinople, des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés. Après avoir été échauffés entre nos mains, ils fondaient comme neige, et nous les entendions réellement, mais nous ne les comprenions pas car c'était un langage barbare. Un seul fit exception, assez gros, qui, Frère Jean l'ayant échauffé entre ses mains, produisit un son semblable à celui que font les châtaignes jetées dans la braise sans être entamées, lorsqu'elles éclatent, et nous fit tous tressaillir de peur.
« C'était, dit Frère Jean, un coup de fauconneau, en son temps. »
Panurge demanda à Pantagruel de lui en donner encore. Pantagruel lui répondit que donner sa parole était acte d'amoureux.
« Vendez-m'en donc, disait Panurge.
- Vendre des paroles, c'est ce que font les avocats, répondit Pantagruel. Je vous vendrais plutôt du silence, et plus cher, comme en vendit un jour Démosthène, contre des deniers qui le rendirent aphone. »
Néanmoins, il en jeta trois ou quatre poignées sur le tillac. Et j'y vis des paroles bien piquantes, des paroles sanglantes (le pilote nous disait qu'elles retournaient parfois au lieu d'où elles avaient été proférées, mais c'était à se couper la gorge), des paroles horrifiques et d'autres assez désagréables à voir. Lorsque elles eurent fondu toutes ensemble, nous entendîmes hin, hin, hin, hin, his, tic, torche, lorgne, brededin, brededac, frr, frrr, frrr, bou, bou, bou, bon, bon, bou, bou, bou, bou, traccc, trac, trr, trr, trr, trrr, trrrrrr, on, on, on, on, ououououon, goth, magoth, et je ne sais quels autres mots barbares; et il disait que c'était ce qu'on perçoit de la charge et du hennissement des chevaux au moment du corps-à-corps. Puis nous en entendîmes d'autres grosses qui, en dégelant, rendaient des sons, les unes de tambours et de fifres, les autres de clairons et de trompettes. Croyez que ce fut pour nous un bon passe-temps. Je voulais mettre en conserve dans l'huile quelques mots de gueule, tout comme on conserve de la neige et de la glace dans la paille bien nette. Mais Pantagruel refusa, disant que c'était folie de mettre en conserve ce qui ne manque jamais et que l'on a toujours sous la main, comme c'est le cas pour les mots de gueule parmi les bons et joyeux Pantagruélistes.

MOLIERE

-Latin macaronique dans *Le médecin malgré lui (*scène 4 de l'acte II)

Sganarelle, *en faisant diverses plaisantes postures.*
Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo hæc Musa, « la Muse », bonus, bona, bonum, Deus sanctus, estne oratio latinas ? Etiam, « oui », Quare, « pourquoi ? » Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.

Géronte
Ah ! que n'ai-je étudié !

Jacqueline
L'habile homme que velà !

Lucas
Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

Sganarelle
Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs… comprenez bien ce raisonnement je vous prie ;et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité… Écoutez bien ceci, je vous conjure.

Géronte
Oui.

Sganarelle
Ont une certaine malignité qui est causée… Soyez attentif, s'il vous plaît.

Géronte
Je le suis.

Sganarelle
Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs… *Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

-Langues imaginaires et fausse science : répliques de Sganarelle à mettre en résonance avec un texte de Pierre Dac, Le Biglotron in *Essais, maximes et conférences*, Le Cherche Midi éditeur,1978

Dernier-né de la technique expérimentale d'expression scientifique d'avant-garde, le Biglotron est un extraordinaire appareil de synthèse dont la conception révolutionnaire bouleverse de fond en comble toutes les lois communément admises, tant dans le domaine de la physique thermonucléaire que dans celui de la gynécologie dans l'espace.

Entièrement réalisé en matière agnostique, autrement dit, pour éclairer le profane, en roubélure

de plastronium salygovalent, il se présente sous la forme néo-classique d'un tripottsolipède rectangle, c'est-à-dire d'un ictère octopolygonal à incidence ipso-facto-verso-rectométrique.

Tel qu'il est, le Biglotron se compose, ou plus exactement se décompose en trois circuits principaux dont deux secondaires et un complémentaire et dont voici, par ordre d'entrée en action, le processus fonctionnel de sa posologie fondamentale : tout d'abord, dans le premier circuit, on distingue le Clebstroïde qui, isolé du P.X. de l'intermudon par une armature en fignabulose ignifuge, agit, par capillarité médullaire, sur le fiduseur de télédéconométrie différée, lequel, en vertu du phénomène d'osmose ondulatoire érigé en principe par le célèbre physicien Jean-Marie Meszke-Lavoulvoule, catalyse en quelque sorte, le Schpoutzmühl de dérivation qui, par voie de conséquence, se trouve entraîné par le brigmuch michazérospiroïdal en direction de la zone d'influence de la boustife de relevailles dont le tuyau d'argougnaphonie spéculaire libère un certain volume de Laplaxmol, lequel, comme chacun le sait, n'est autre qu'un combiné de smimuphre à l'état pur et de trouduchium filtrant sulsiforé.

Dans le deuxième circuit, le même mouvement s'opère, mais en sens inverse ; il est donc inutile d'en parler, même à voix basse, d'autant que c'est dans son troisième circuit que se trouvent étroitement conjugués les éléments majeurs de vérité parmi lesquels le schptzmocl rotatif à crémaillère alternative dont le rôle de générateur permanent d'énergie est prépondérant puisque par le simple truchement de son induit de giclée, il polypophéripotéise littéralement le filtre à moléculbutant, lequel, en dernière analyse, détermine l'angle orbiculaire et synochoïdal du foutaisiogognomètre à spirale introputréfactionnelle.

C'est à ce moment que se déclenche - sauf les dimanches et jours de fêtes - le bobinaromètre de diversion qui, par le seul jeu de ses trois Pétassapiflon et de ses deux Poufiassatarif active l'alimentation pruritaire de l'eczématofil de rupture, ce qui permet d'assurer la selfsaturation plurilatérale de l'hufnuf à tête chercheuse et d'empêcher, par ailleurs, la formation de cristaux de niortiflore de barzanoufle sur les parois tubulaires des pepsoïdaux caltinomalfoireux, c'est-à-dire de neutraliser le calcifrage, le redoutable calcifrage, toujours à craindre à cette période par suite du passage du flagdazmühl dans le calcif du propentaire de nartification.

Parallélement enfin, le flugdug - le flugdug métranoclapsoïdique, naturellement - autrement ça n'aurait aucun sens - le flugdug donc, prenant appui sur la muffée d'allergie du connecteur à rustine de distorsion hémorroïdo-statique, canalise, d'une part, l'afflux des particules hypodméfessaloïdes et de l'autre, le reflux indexé des molécules hypersonfrocoïdaux, d'où élimination positive de toute interférence parasitaire puisque l'ensemble de la vélomation des circuits est, en dernier ressort, simultanément contrôlé par l''amplificateur de roupane et par l'utilisation rationnelle, dans la bélure paphamotrice de la force extra-phalzaroïdique, laquelle comme nul ne l'ignore, est proportionnelle au carré des ondes talerdinconcentriques.

Tel est, dans ses lignes essentielles, le Biglotron, que les plus hautes autorités internationales s'accordent à reconnaître comme la plus étonnante découverte de notre temps et qui, dans un avenir d'autant plus proche qu'il sera moins éloigné, est appelé non seulement à servir à tout, ce qui est la moindre des choses, mais encore et surtout à n'importe quoi, y compris tout ce qui en découle, sans préjudice du reste et de tout ce qui s'ensuit.

-MOLIERE, Sonnet à la princesse Uranie sur sa fièvre dans *Les femmes savantes*
Travail d'articulation burlesque et affectée (diérèses et rimes féminines « appuyées»)

TRISSOTIN
SO...

BÉLISE, *à Henriette*.
Silence! ma nièce.

TRISSOTIN
Sonnet à la princesse Uranie
sur sa fièvre.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE
Ah! le joli début!

ARMANDE
Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE
Lui seul des vers aisés possède le talent !

ARMANDE
À prudence endormie il faut rendre les armes.

BÉLISE
Loger son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE
J'aime superbement et magnifiquement:
Ces deux adverbes joints font admirablement.
BÉLISE
Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN
Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE
Prudence endormie !

BÉLISE
Loger son ennemie !

PHILAMINTE
Superbement et magnifiquement!

TRISSOTIN
Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE
Ah! tout doux, laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE
Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE
On se sent à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE
Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.
Que riche appartement est là joliment dit !
Et que la métaphore est mise avec esprit !

PHILAMINTE
Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Ah ! que ce quoi qu'on die est d'un goût admirable !
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE
De quoi qu'on die aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE
Je suis de votre avis, quoi qu'on die est heureux.

ARMANDE
Je voudrais l'avoir fait.

BÉLISE
Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE
Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse?

ARMANDE et BÉLISE
Oh, oh!

PHILAMINTE

Faites-la sortir, quoi qu'on die !
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts :
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets,
Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.
Ce quoi qu'on die en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble,
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE
Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.
PHILAMINTE
Mais quand vous avez fait ce charmant quoi qu'on die,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

-MOLIERE, *Dom Juan,* Acte II scène 1

PIERROT:
Aga, guien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'estions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la teste; car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi par fouas je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai aperçu de tout loin queuque chose qui grouillait dans gliau, et qui venait comme envars nous par secousse. Je voyais cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rien. "Eh! Lucas, ç'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. - Voire, ce m'a-t-il fait, t'as esté au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble. - Palsanquienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble: ce sont des hommes. - Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. - Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, ç'ai-je fait, et que sont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nageant droit ici? ç'ai-je fait. - Morquenne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. - O! çà, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix sols que si? - Je le veux bian, ce m'a-t-il fait; et pour te montrer, vlà argent su jeu" , ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point esté ni fou, ni estourdi; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées, et cinq sols en doubles, jergniguenne, aussi hardiment que si j'avais avalé un varre de vin; car je ses hazardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savais bian ce que je faisais pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putost eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller quérir; et moi de tirer auparavant les enjeux. "Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appelont: allons viste à leu secours. - Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait pardre." Ô! donc, tanquia qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tous nus pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la mesme bande, qui s'equiant sauvés tout seul, et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

FLORILEGE 5

MULLER, Heiner, *Médée Matériau*, Paris, Editions de Minuit, 1985

MÉDÉE
On
Ne me désire pas ici Que la mort m'emporte
Trois fois cinq nuits Jason tu ne m'as
Appelée ni de ta voix
Ni de la voix d'un esclave ni
De la main ni du regard

JASON
Que veux-tu
MÉDÉE
Mourir
JASON
J'ai souvent entendu cela

MÉDÉE
Ne signifie-t-il ce corps
Plus rien pour toi Veux-tu boire mon sang Jason
JASON
Quand cela cessera-t-il
MÉDÉE
Quand cela a-t-il commencé
Jason
JASON
Avant qu'étais-tu femme
MÉDÉE
Médée
Tu me dois un frère Jason
JASON
Pour un frère je t'ai donné deux fils
MÉDÉE
Donné Les aimes-tu Jason tes fils
Veux-tu les ravoir tes fils
Ils sont à toi Qu'est-ce qui pourrait m'appartenir à moi ton esclave
Tout en moi est à toi instrument toute entière
Pour toi j'ai tué et enfanté
Moi ta chienne ta putain moi
Moi barreau sur l'échelle de ta gloire
Ointe de tes déjections sang de tes ennemis
Et voudrais-tu pour commémorer ta victoire
Sur mon pays et mon peuple qui fut ma trahison
De leurs entrailles tresser une couronne
Autour de tes tempes ils sont à toi
Mon bien la vision des massacrés
Les cris des écorchés ma propriété
Depuis que j'ai quitté la Colchide ma patrie
Suivant ta trace sanglante du sang des miens
Pour ma nouvelle patrie la trahison
Aveugle à cette vision sourde aux cris
J'étais jusqu'à ce que tu aies déchiré le filet
Tissé de mon et de ton plaisir
Qui était notre demeure à présent mon exil
Dans ses mailles me voici disloquée
La cendre de tes baisers sur les lèvres
Entre les dents le sable de nos années
Sur ma peau rien que ma sueur
Ton souffle la puanteur d'un autre lit
Un homme donne la mort à sa femme en cadeau d'adieu
Ma mort n'a pas d'autre corps que le tien
Si tu es mon mari je suis encore ta femme
Que ne puis-je de mes dents te l'arracher ta [putain
Avec laquelle tu m'as trahie ainsi que ma
Trahison qui fut ton plaisir (…)

FLORILEGE 6

CESAIRE, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal,* éd. Présence africaine, 1947.

Les Blancs disent que c'était un bon nègre, un vrai bon nègre, le bon nègre à son bon maître.
Je dis hurrah !
C'était un très bon nègre,
la misère lui avait blessé poitrine et dos et on avait fourré dans sa pauvre cervelle qu'une fatalité pesait sur lui qu'on ne prend pas au collet [1] ; qu'il n'avait pas puissance sur son propre destin ; qu'un Seigneur méchant avait de toute éternité écrit des lois d'interdiction en sa nature pelvienne[2] ; et d'être le bon nègre ; de croire honnêtement à son indignité, sans curiosité perverse de vérifier jamais les hiéroglyphes fatidiques[3].

C'était un très bon nègre

et il ne lui venait pas à l'idée qu'il pourrait houer[4], fouir[5], couper tout, tout autre chose vraiment que la canne insipide
C'était un très bon nègre.
Et on lui jetait des pierres, des bouts de ferraille, des tessons de bouteille, mais ni ces pierres, ni cette ferraille, ni ces bouteilles... O quiètes années de Dieu sur cette motte terraquée [6]!
et le fouet disputa au bombillement des mouches la rosée sucrée de nos plaies.
Je dis hurrah ! La vieille négritude[7]
progressivement se cadavérise
l'horizon se défait, recule et s'élargit
et voici parmi des déchirements de nuages la fulgurance d'un signe

le négrier[8] craque de toute part... Son ventre se convulsé et résonne... L'affreux ténia de sa cargaison ronge les boyaux fétides de l'étrange nourrisson des mers!

Et ni l'allégresse des voiles gonflées comme une poche de doublons rebondie, ni les tours joués à la sottise dangereuse des frégates policières ne l'empêchent d'entendre la menace de ses grondements intestins.
En vain pour s'en distraire le capitaine prend à sa grand' vergue
le Nègre le plus braillard ou le jette à la mer, ou le livre à l'ap-
pétit de ses molosses
La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang
répandu le goût amer de la liberté

Et elle est debout la négraille

la négraille assise
inattendument debout
debout dans la cale
debout dans les cabines
debout sur le pont
debout dans le vent
debout sous le soleil
debout dans le sang

debout
et
libre

debout et non point pauvre folle dans sa liberté et son dénue-
ment maritimes girant en la dérive parfaite et la voici :
plus inattendument debout
debout dans les cordages
debout à la barre
debout à la boussole
debout à la carte
debout sous les étoiles

debout
et
libre

et le navire lustral s'avancer impavide sur les eaux écroulées.

FLORILEGE 8

POMMERAT, Joël, *Les Marchands*, Paris, Actes Sud-Papiers, impr. 2006

1..
La voix que vous entendez en ce moment
c'est ma voix.
Où suis-je à l'instant où je vous parle ça n'a aucune importance
croyez-moi.
C'est moi que vous voyez là,
voilà là c'est moi qui me lève

c'est moi qui vais parler...
Voilà c'est moi qui parle...
J'étais son amie à elle,
elle que vous voyez là, assise à côté de moi.
Son amie.
Je sais ce mot est flou
mais j'étais son amie.
Elle pensait et je le pensais alors aussi
qu'il était naturel
d'entretenir des contacts
avec
des personnes
qui étaient
mortes...
Seuls les morts disait-elle avaient une existence vraie,
une vie réelle.
Pour elle seuls les morts vivaient.
Donc nous parlions avec les morts.
Nous parlions avec les morts
assez régulièrement même.